

KO à la 8e reprise

DE BILL CARDOSO, ÉDITIONS ALLIA, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DANIELLE ORHAN ET RENAUD TOULEMONDE, 112 PAGES.

8

"Cinquante jours et cinquante nuits au Congo. J'y ai tout vu." Envoyé au Zaïre en 1974 par le magazine New Times pour couvrir le "combat du siècle" entre Ali et Foreman, Bill Cardoso en a ramené un récit halluciné qui parle moins de boxe que de tout ce qu'il y a autour. A commencer par ce pays à mi-chemin entre Ubu et une dictature arc-boutée sur le retour à "l'authenticité" décrétée par Mobutu. Et qui se traduit sur le terrain par un népotisme tropical orchestré jusqu'au grotesque par les sbires du Léopard. D'une plume divagante abreuvée à la Ritaline, à la bangi ("herbe" en lingala) et à la bière locale cuvée dans les bars où il vient tromper



l'ennui de l'attente -le match prévu initialement le 24 septembre a été reporté au 30 octobre suite à une blessure à l'entraînement de Foreman-, le reporter-écrivain empile dans un brouillard moite ses observations improbables -comme le fait que la télévision couleur diffuse des images de nuages et de ciel- et les portraits des acteurs -promoteurs comme Donald King, journalistes comme Norman Mailer, bookmakers, financiers, etc.- de cette grande farce chauffée à blanc par les ego des uns et des autres. Un collègue américain, historien du noble art, dira que "cette rencontre était la plus mal organisée depuis le troisième combat entre Mendoza et Humphries en 1797". Enchaînant les allers et retours entre l'hôtel Memling de Kin où il réside et N'Sele où sont installés les boxeurs et leurs cours, ce proche de Hunter S. Thompson mêle aux considérations politiques et sociologiques amères ses propres craintes, notamment de ne jamais pouvoir quitter cet enfer exotique, son billet retour, pourtant payé d'avance, ayant disparu. De quoi faire mariner ses nerfs dans du vinaigre. Et mettre sous haute tension cette chronique gonzo percussante. KO à la dernière page assuré... ● L.R.

ROMAN

Te quiero

DE J.P. ZOOEY, ÉDITIONS ASPHALTE, TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR MARGOT NGUYEN BÉRAUD, 140 PAGES.

7

Voilà un roman que son énigmatique auteur semble avoir écrit *en courant* (dernière phrase: "On peut s'arrêter là. "). Pourtant, si le style y est effectivement épuré jusqu'à la corde, avec un clin d'œil appuyé au romancier américain Tao Lin, roi de la prose monocorde (*Taipei*), rien n'est dû au hasard: Zooey, comme ses deux personnages, renvoie dos à dos les écrivains "postmodernes" et les faiseurs de belles phrases à destination d'un statut clé-en-main pour réseau social. *Alors voilà: Clyde* -écrivain boursier, suicidaire et paranoïaque, dont on doute qu'il mènera jusqu'à terme son projet de nouvelle- *a une petite amie* (rencontrée via les méandres numériques). *Elle est belle*, se scarifie à l'occasion, sèche consciencieusement ses cours de stylisme à l'Université, *et son prénom, c'est Bonnie*. Jeunes désœuvrés parvenus à un degré extrême de dépolitisation, au point d'être incapables d'énumérer les noms des présidents récents de leur pays, ils passent leurs journées à s'échanger des phrases sans queue ni tête, à grand renfort de "brand-dropping", en face-à-face ou par écrans interposés. Tout le roman ne tourne donc qu'autour de ces échanges, d'une loufoquerie stimulante -constructive même- à force de ne plus reposer sur aucun corpus théorique ni aucun projet. Les scènes d'action ou de sexe y sont d'ailleurs dégagees à grands coups d'ellipses. Un parti pris radical, dangereux, qui tient ici pleinement ses promesses. ● F.P.



ROMAN

Sans oublier la baleine

DE JOHN IRONMONGER, ÉDITIONS STOCK, TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR CHRISTINE BARBASTE, 420 PAGES.

8

Il porte un nom de cri de mouette, cet homme nu échoué un matin sur la plage de Saint-Piran, dans un des orteils des Cornouailles. Pourquoi cet homme arrivé la veille en voiture de luxe s'est-il jeté dans la mer glacée de ce trou perdu? Est-ce la présence inopinée d'une baleine désorientée qui l'a finalement sauvé? Joe Haak, analyste financier de haut vol, a créé un programme informatique prédictif nommé "Casie", dont les algorithmes prévoient l'effondrement de notre planète. Pris de panique devant la responsabilité qui lui incombe, il s'enfuit. C'est une jeune fille du village qui le retrouve en hypothermie et tous les villageois se mobilisent pour le sauver. Commence alors une autre vie, proche de la nature, une vie où la solidarité des pêcheurs se mobilise pour lui assurer une place. C'est l'occasion pour l'auteur de broser une galerie de portraits admirables de ces gens oubliés qui vivent pratiquement en autarcie, loin de la City et de ses frasques matérialistes. Joe va faire l'apprentissage de l'intérêt collectif au détriment du privé qui ordonnait sa vie antérieure, surtout quand surgit l'irrévocable, sous la forme d'une épidémie de grippe... Roman jouissif, raconté dans un style limpide et avec un sens du suspense aigu, il se laisse dévorer et lorsqu'on le referme, on s'éloigne des théories de Hobbes pour espérer à nouveau en l'Homme. Indispensable en ces temps troublés. ● M-D-R.

